Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 27 (1997)
Heft: 4

Artikel: La confidente des mauvais jours
Autor: Ruffieux, Léon
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-827350

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La confidente des mauvais jours

Dans les années 1920, mes parents avaient loué une ferme dans un village de la haute Gruyère. J'avais à ce moment-là entre 8 et 12 ans. J'allais à l'école à Charmey, distante de la ferme de 4 ou 5 km.

C'est moi qui étais chargé d'amener le lait au village. Tous les matins à 6 h 30, je prenais la charrette avec les boilles et je partais d'abord pour la laiterie où je déposais le lait, pour ensuite aller à l'école pour 8 heures. A midi, je ne rentrais pas dîner à la maison, j'emportais du café et du pain que je mangeais sur place. Mon temps d'école fut pour moi une période particulièrement difficile. L'hiver, je prenais une petite luge et toujours avec les boilles à lait, j'allais au village où j'arrivais la plupart du temps exténué d'avoir dû brasser la neige. Heureusement, ce temps fut rempli de souvenirs inoubliables.

***

Un jour du mois de mai ou juin 1921, mon père avait entrepris de drainer un terrain marécageux dans la propriété. Il y avait là près des travaux de gros tuyaux entreposés. En passant près des tuyaux, j'entends des petits cris plaintifs. Je m'approche pour voir, et qu'est-ce que je vois, un petit renard qui s'était réfugié là probablement après le passage d'un braconnier qui avait dû tuer sa mère. Mon petit orphelin tout apeuré était entré dans un ces tuyaux pour se cacher. Dieu sait depuis combien de temps il était là! Avec l'aide de mon père, nous avons pu le tirer de sa mauvaise posture.

De retour à la ferme, nous lui avons donné à boire du lait, ce qu'il fit sans se faire prier. Alors mon père me dit:«C'est bon signe, je crois qu'il vivra», car s'il avait refusé le lait il était perdu et je n'aurais pas connu la joie et le grand bonheur qu'il m'a donné par la suite.

Elle mangeait (c'était une femelle) de la viande rouge. Mes parents cuisinaient assez souvent du pot-au-feu et il y en avait toujours un bon morceau pour Mitzy (le nom que je lui avait donné). Assez vite elle devenait moins sauvage, moins méfiante. Elle avait sa place dans l'écurie des vaches et des veaux. Elle avait fait la connaissance de toute la communauté des lieux. Elle allait librement partout et les vaches la connaissaient et ne lui faisaient aucun mal, sauf une qui essayait de l'encorner chaque fois qu'elle passait à sa hauteur.

***

A la fin de l'hiver suivant, elle commença à se hasarder hors de l'écurie. Mon père m'avait dit: «Si cette bête veut rester avec nous, qu'elle reste, mais si elle veut partir, il ne faudra jamais la retenir». J'étais donc averti.

Dans le courant de l'été, elle commença à m'accompagner dans mes randonnées et nous étions devenus amis. Elle continuait de prospérer grâce aux extras que je lui donnais en cachette de mes parents. Elle aimait particulièrement le saucisson cru fumé à la borne. Lorsque ma mère allait dans la cheminée chercher de la viande pour le dîner, elle faisait une réflexion tout à fait justifiée: «Je croyais que j'avais plus de saucisson que ça!». Et naturellement, je faisais comme si je ne savais rien. Mitzy appréciait aussi beaucoup le jambon. Quand ma mère en cuisait un pour une fête, je m'arrangeais toujours pour que mon amie ait sa part. Toutes les semaines, je lui préparais du lait avec un œuf battu, elle adorait ça.

Le soir, vers 17 h 15, lorsque je revenais de l'école avec ma charrette à lait, Mitzy venait à ma rencontre aussitôt qu'elle m'apercevait. Elle savait très bien à quelle heure j'arrivais. Elle me faisait la fête et montait sur ma charrette, ravie de ce transport gratuit sur les 200 mètres qui nous restaient à faire.

L'hiver arrivait et notre Mitzy était toujours avec nous. La présence d'une renarde ne resta pas longtemps inaperçue dans les alentours et même jusqu'au village. Des personnes venaient la voir, mais mon amie restait à distance, près de moi ou de ma mère. Jamais personne d'autre n'a pu la caresser.

***

Au printemps, nous avons eu la visite d'un personnage qui, pour moi, n'était guère recommandable, c'était le garde-chasse. Il s'est adressé à mon père sur un ton plein d'arrogance: la loi nous interdisait d'avoir une bête sauvage à la maison, il nous fallait la ramener dans la forêt, dans son milieu naturel. Ces paroles n'étaient pas pour me plaire!

Nous tendant un sac de toile très épaisse, il nous ordonna de mettre Mitzy dedans. Il irait lui-même la déposer à quelques kilomètres de la ferme. Sur un ordre donné aussi militairement, j'ai dû me résoudre à mettre mon amie dans le sac, non sans peine, et avec beaucoup de larmes. J'avais eu beau supplier le garde, lui dire qu'il m'arrachait le cœur, rien n'y fit.

Le garde parti sur son vélomoteur, mon père me dit:«T'en fais pas, garçon, tu la reverras ta renarde!». Vers les 11 heures, qui voit-on pointer le bout du nez au coin de la ferme? C'était Mitzy! De l'endroit où le garde l'avait lâchée, elle avait mis moins de temps que lui pour faire la route en sens inverse! Comment avait-elle pu s'orienter, alors qu'elle avait fait le trajet dans un sac? C'est là que je compris les paroles de mon père...

Il était plus de midi quand nous avons vu revenir le garde qui poussait son vélomoteur en panne. Mon père l'appela et lui demanda s'il avait bien accompli sa mission. «Bien sûr!», qu'il répond, très fier de lui. A ce moment, je sortis de ma cachette avec Mitzy. Mon père dit au garde: «Tu es un menteur, regarde où elle est!». Un coup de massue sur la tête ne lui aurait pas fait plus d'effet. Tout caqueux et fâché de sa promenade inutile, il dût encore redescendre au village à pied, poussant sa monture!

«Vous n'allez au moins pas la tuer, dit-il, sinon je devrais vous dresser

Dessin Urs Zeier

un procès-verbal!». Mon père lui réplique: «Demande un peu à mon fils s'il veut la tuer!» Le garde n'avait aucun souci à se faire, je n'avais aucune envie de perdre mon amie!

Il y avait parfois des rapaces qui tournaient au-dessus des poules et des poussins. Lorsque le coq lançait son cri d'alarme, la renarde arrivait: jamais le moindre poussin ne fut emporté par un oiseau de proie. Jamais Mitzy n'a touché une poule ou un lapin. Elle était une bonne gardienne, et je peux dire qu'elle m'a beaucoup appris sur la vie sauvage.

***

Lorsque j'avais des conflits avec mes parents, j'allais passer la nuit dans la crèche des vaches. Il y en avait une surtout que j'aimais bien. Parfois elle me passait sa grande langue rugueuse sur le visage.

Mais du temps de Mitzy, c'est vers elle que je me réfugiais.

Je la rejoignais dans son coin à l'écurie. Mais avant d'entrer dans son parc, je la réveillais en douceur: «Mitzy, c'est moi!» Il ne fallait pas la surprendre dans son sommeil, car elle avait gardé son instinct sauvage et elle aurait pu me mordre. Quand elle m'avait reconnu, elle acceptait que je vienne dormir avec elle. Lorsque j'étais assis sur la paille, elle venait mettre sa tête sur ma cuisse gauche et elle m'écoutait raconter mes chagrins. Au bout d'un moment, on s'endormait tous les deux. Au matin, on se réveillait dos contre dos. Elle me tenait chaud.

Mitzy, elle au moins, me témoignait de l'affection. Car de la part de mes parents, il ne fallait pas y compter. J'avais enfin une amie à qui je pouvais confier mes peines. Je lui parlais comme à une personne, et l'amitié que j'avais pour elle, elle me la rendait au centuple.

Un autre hiver passa. Mon amie était devenue une vraie princesse à la queue majestueuse. Son poil brillant témoignait de sa bonne santé. Quelle bête magnifique!

Dans le courant de l'hiver, le garde-chasse était venu voir si notre renarde était toujours là. Il était beaucoup moins arrogant que la première fois. En la voyant, il nous a félicités de l'avoir si bien soignée. Je me suis dit que le saucisson pur porc, le jambon, les œufs et le lait n'était sûrement pas pour rien dans sa bonne condition physique.

***

Après Nouvel An, mon père me dit qu'il avait aperçu un renard à la lisière de la forêt et que probablement Mitzy allait le suivre. C'était un cycle de la vie et il fallait s'y soumettre.

En effet, Mitzy a suivi le renard. Un jour, elle n'est pas venue à ma rencontre à mon retour de l'école. J'ai fondu en larmes, je voyais comme un trou noir.

Trois jours plus tard, la voilà de retour. Je sautais de joie! Mais elle était venue nous dire un adieu définitif. Longtemps, j'ai espéré qu'elle reviendrait nous rendre visite. Mais hélas elle ne revint jamais! J'en ai parcouru des kilomètres dans la forêt à l'appeler... A-t-elle été tuée par des braconniers?

Cette petite bête m'a apporté la joie de vivre, une tendresse immense, alors que mes parents avaient une pierre à la place du cœur. J'ai maintenant plus de huitante ans, mais à son souvenir, des larmes me montent aux yeux.

Léon Ruffieux

Votre histoire nous intéresse

Au cours de votre vie, vous avez certainement vécu un événement extraordinaire, qui fait partie de la mémoire de ce siècle. Racontez cet événement particulier, qui a marqué votre vie. Décrivez cet instant, cette heure, ce jour de votre existence sur quatre pages A4. Puis, envoyez votre récit à la rédaction de «Générations». Votre tâche sera rémunérée.

«Générations», case postale 2633, 1003 Lausanne, tél. 021/ 312 34 29.